

DES CONFIDENCES AUX MÉMOIRES DE JEUNESSE

A Albert Coma Estadella in memoriam

A plusieurs reprises Lamartine a entrepris de nous raconter une partie de sa vie, poussé par différentes raisons qu'il essaie d'expliquer dans les préfaces ou dans les lettres à des amis. Nous allons envisager dans notre étude sa jeunesse, mise en valeur par l'écrivain d'abord dans les *Confidences*, qu'il commence à rédiger en 1843 et après dans les *Mémoires de jeunesse*, qu'il commence à rédiger en 1863. La période envisagée dans les deux ouvrages est presque la même. Il faut dire que la première version, les *Confidences*, s'étale un peu plus loin que les *Mémoires de jeunesse* et nous présente en plus notamment les souvenirs de l'écrivain en rapport avec l'abbé Dumont, l'inspirateur de *Jocelyn*.

Lamartine commence à écrire les *Confidences* en 1843 lors d'un voyage en Italie qu'il réalise avec sa famille. Parmi ses accompagnants nous pouvons remarquer la curiosité éveillée et charmée de sa nièce préférée Valentine, avec laquelle il entretiendra toujours des souvenirs privilégiés de ce voyage

—Ischia est devenue pour eux «l'île»— et qui garde du séjour italien un souvenir émerveillé.

«Un voyage comme celui d'Italie, avec vous! Oh! alors je ne dis pas, mais ce sont des rêves qui s'accomplissent à peine une fois dans la vie. J'en remercie encore là-haut.»¹

Écrit-il certains épisodes, notamment celui de *Graziella* à la mesure de la nièce, modèle de grâce et de pureté? Question soulevée parfois par les critiques² mais qui reste sans réponse précise, si elle ne se perd pas dans les conjectures de l'imaginaire. En 1863, quand il écrit ses *Mémoires de jeunesse*, sa femme mourra bientôt et il est sous la tutelle bienveillante de Valentine qui agit comme sa secrétaire et qui aide en tout le cher oncle. Jusqu'à quel point cette deuxième version subit-elle l'influence de la nièce? Lamartine a-t-il jamais été libre de tout dire? Voulait-il le faire? Ou préférerait-il masquer la réalité pour ne pas blesser la sensibilité de ses proches, celle de Valentine, bien sûr, à qui il voulait donner une image épurée de lui-même, mais aussi celle de sa femme Marianne, scandalisée par certaines libertés de langage chez l'auteur de *l'Histoire des Girondins*?

Difficile de savoir. Mais il est certain que Lamartine n'a pas tout dit, que d'une certaine manière il a masqué ses sentiments et ses réalités, en obéissant à des contraintes différentes. En ce qui concerne les *Confidences* le motif le plus important pour les donner à connaître semble l'argent. Longtemps après il ne manifestera pas beaucoup d'estime pour cet ouvrage.

«La Presse publie ces bêtises de *Confidences*, cela a un succès unanime jusqu'ici, mais j'en suis payé.»³

1. «Lettre de Valentine de Cessiat à Lamartine, 1853», in Marie-Thérèse OLLIVIER: *Valentine de Lamartine*, Hachette, Paris, 1908, p. 75.

2. Voir Jean-Michel GARDAYR: Préface à *Graziella* de LAMARTINE, Folio, Gallimard, Paris, 1979, p. 17.

3. «Lettre de Lamartine à Valentine de Cessiat, 1849», in *Lamartine et ses nièces*, correspondance inédite publiée par le comte de CHASTELLIER, Plon; Paris, 1928, p. 156.

Il se justifie devant son ami Prosper Guichard dans une lettre qui servira de préface au volume. Il considère d'abord cette écriture autobiographique comme une faute, car elle nourrit la publicité des propres sentiments. Et il sait qu'étaler devant tout le monde ses sentiments ne peut pas contribuer à sa gloire, même si cela contribue à le faire connaître. Mais il connaît en même temps la vogue de ce type de confidences, de ce type de littérature en France à l'époque et il espère en tirer de l'argent. De toute manière, pas de l'argent pour la vie quotidienne, ou de l'argent simplement pour augmenter ses revenus ou son capital. L'argent qui le pousse au sacrifice de son intimité est destiné à éviter la vente de Milly, le berceau de famille, la terre natale, tant aimée et chantée. Lamartine sera obsédé pendant longtemps par la vente de ses propriétés avant de se décider à la réaliser, pressé par ses dettes et ses besoins. Dans une lettre à Valentine il s'exprime là dessus avec chagrin en demandant à l'âme-soeur un choix qu'il se révèle assez incapable de faire.

«(Question.) Serais-tu désolée si je vendais Montceau? Ou préfères-tu que je vende Milly? Réponds avec réflexion. J'ai peur d'être forcé à l'un et à l'autre. Voilà mes affaires et voilà mon coeur.»⁴

Ainsi les *Confidences* et avec elles l'étalage de son intimité doivent servir à éviter la vente de Milly; par un tour de main, que Lamartine connaît bien et dont il est maître un motif banal devient tout à coup un noble sacrifice justifié et digne de tel nom. La publicité servira à sauver Milly. En plus, le poète ne se compromet pas à trop parler des autres, en tout cas il les présente sous un bon jour. Le thème essentiel des *Confidences* est lui-même, dès que les autres seront mis en cause il essaiera d'oublier le mal et ne rapporter que le bien. Il y a déjà là un premier parti pris d'omission, d'inexactitude; certains aspects d'une réalité trop noire ou peu agréable le poète nous les cachera, ou nous les présentera d'une manière déterminée.

4. «Lettre de Lamartine à Valentine de Cessiat, 1853», in Marie-Thérèse OLLIVIER, op. cit., p. 71.

«J'ai peu rencontré de méchants sur ma route, j'ai vécu dans une atmosphère de bonté, de génie, de générosité, d'amour et de vertu; je ne me souviens que des bons. J'oublie sans efforts les autres. Mon âme est comme ces cribles où les laveurs d'or du Mexique recueillent les paillettes du pur métal dans les torrents des Cordillères. Le sable y retombe, l'or y reste.»⁵

Lamartine voit tout en rose, tout en beau. Parti pris d'inexactitude. Pièges de l'écriture autobiographique, embellir le passé. On se donne le beau rôle en oubliant les méfaits des autres et en oubliant ce qu'il y a eu dans notre propre conduite de blâmable, de laid.

Dans les premiers chapitres des *Mémoires de jeunesse* il reviendra sur le besoin autobiographique, cette fois il n'est pas caché derrière le besoin d'argent quoique ce besoin soit toujours là, présent dans les inquiétudes et les soucis de Lamartine. Cependant, le temps s'est écoulé; le XIXe siècle a vu beaucoup de mémoires d'hommes illustres, et il présente son désir d'écriture du moi comme un besoin de revivre le passé.

«Penser, c'est vivre; se souvenir, c'est revivre.»⁶

Il cherchera, en écrivant ses mémoires, à récupérer son passé. Plus proche de la tombe qu'il ne l'était en 1843, il sentira planer sur lui ce besoin de récupérer le temps passé pour lui-même ou simplement pour les autres. Mais Lamartine ne se laisse jamais aller aux pures délices du moi, à l'égoïsme sans déguisements. Ses mémoires auront un côté exemplaire, ils montreront un homme ordinaire, «un peu supérieur au vulgaire»⁷ quand même, qui a été élevé dans une famille exemplaire et qui a subi les tentations du siècle, se laissant pervertir par des lectures et des amitiés et revenant après au droit chemin. Il se laisse aller au plaisir de l'écriture autobiographique car il croit que ses mémoires peuvent être intéressants pour les autres, que sa vie, qui s'étale dans un siècle politiquement mou-

5. Alphonse de LAMARTINE: *Confidences*, Hachette, Paris, 1918, p. 13.

6. Alphonse de LAMARTINE: *Mémoires de jeunesse 1790-1815*, présentés par Marie-Renée MORIN, Tallandier, Paris, 1990, p. 13.

7. *Ibidem*, p. 13.

vementé, pourra donner un certain plaisir aux lecteurs. Nous sommes loin des aveux sentimentaux des *Confidences*, du désir de sauver Milly. Même motivation, peut-être, mais formulée de manière différente. Sans doute Lamartine n'est-il pas tout à fait sincère ni la première ni la deuxième fois, mais a mûri, il ne considère plus honteux d'offrir ses souvenirs au public.

Lamartine en écrivant les *Confidences*, même sans le savoir ou sans en avoir conscience, obéit à ce que Philippe Lejeune nomme le pacte autobiographique et qu'il a essayé de définir, dans de nombreux essais à partir de 1972.⁸

Il est évident que Lamartine répond dans le commencement des *Confidences* et dans une grande partie de son développement aux caractéristiques essentielles de ce pacte. D'après Lejeune l'auteur et le lecteur seraient unis par une sorte de contrat établissant un lien direct entre le contenu de l'oeuvre et l'histoire personnelle de son auteur. L'adhésion de l'écrivain à ce pacte est manifestée par un certain nombre de moyens techniques et en particulier par la rédaction du livre à la première personne clairement identifiée à l'auteur. Lamartine remplit parfaitement ces conditions. Aussi bien dans les *Confidences* que dans les *Mémoires de jeunesse* le récit se situe à la première personne et l'écrivain entend bien raconter au lecteur une partie de sa vie qu'il veut offrir dans toute sa nudité et dans toute sa poésie. Il va encore plus loin dans les *Confidences* quand il souligne le besoin d'écriture grâce à l'idée de se dévoiler face à une personne chérie qui le connaît au présent mais qui ignore son passé: encore une allusion à Valentine qui se cache sous ce mystérieux «A M...»? ou simplement mystification de l'écrivain? jeu de miroirs, jeu de paroles pour intéresser le lecteur.

«Vous voulez connaître la première moitié de ma vie! Car vous m'aimez; mais vous ne m'aimez que dans le présent et dans l'avenir; mon passé vous échappe; c'est une part de moi qui vous est ravie, il faut vous la restituer.»⁹

8. Ouvrage de référence: Philippe LEJEUNE: *Le Pacte autobiographique*, Seuil, Paris, 1975.

9. Alphonse de LAMARTINE: *Confidences*, *op. cit.*, p. 15.

Restituer le passé. Non pas à travers un film exact de la réalité mais criblé par la mémoire, le choix de mots et l'art de l'écrivain. Le souci autobiographique, tel que Philippe Lejeune semble l'entendre, est clair chez Lamartine.

Son autobiographie est un texte référentiel, il apporte une information sur une «réalité» extérieure au texte, et, donc, il peut se soumettre à une épreuve de vérification. En effet, la plupart des données citées par Lamartine dans les *Confidences* et les *Mémoires de jeunesse* correspondent à la réalité, et, malgré quelques petites bévues ou erreurs, elles peuvent être vérifiées. Là, où l'écrivain s'écarte de ce qui est vérifiable est dans son interprétation sentimentale des faits, ou dans ce qui n'est pas exactement vérifiable, tout en s'inscrivant à l'intérieur des données vérifiables.

Lamartine mélange le pacte autobiographique avec le pacte romanesque pour suivre toujours la terminologie empruntée par Philippe Lejeune. A l'intérieur des *Confidences* nous trouvons le récit de *Graziella*, qui sera détaché plus tard et qui constitue à lui seul un roman autobiographique. Et en cela Lamartine devance la tendance de l'écriture contemporaine. Car Lejeune signale ce phénomène comme quelque chose qui date de 1980. «Dans ces dix dernières années —écrit Lejeune en 1986— du “mentir vrai” à l'autofiction le roman autobiographique littéraire s'est rapproché de l'autobiographie au point de rendre plus indécise que jamais la frontière entre ces deux domaines».¹⁰ Nous croyons que *Graziella* illustre parfaitement ce phénomène. Mais en vérifiant le texte du roman avec la réalité, nous nous rendons compte de l'écart entre la vérité et le texte offert au lecteur. L'histoire permet de reconstituer le réel. Jusqu'à quel point Lamartine utilise-t-il la même méthode dans les *Confidences* et dans les *Mémoires de jeunesse*? Jusqu'à quel point il nous trompe en se trompant? Jusqu'à quel point il embellit les situations, les faits? Jusqu'à quel point il invente un personnage qui tout en étant vérifiable dans les coordonnées essentielles n'a jamais existé? Lamartine essaie-t-il de créer l'homme qu'il aurait voulu être pour aimer et être digne de

10. Philippe LEJEUNE: *Moi aussi*, Seuil, Paris, 1980, p. 24.

Valentine dans un hypothétique règne d'égalité d'âmes, sans le fantôme destructeur de l'âge et du temps?

«Il n'y eut jamais dans un vieux coeur une pensée si pétrifiée, si incorporée et cependant si vivante. Ton pauvre coeur bat dans le mien; je voudrais qu'il battît dans le coeur d'un autre qui lui donnerait un bonheur que je ne puis lui donner qu'en vœux.»¹¹

Car l'autobiographie contient en elle-même une idée fondamentale: l'illusion d'éternité. Comme dit Lejeune «l'emploi du discours à la première personne assorti du pacte autobiographique a pour fonction de créer l'illusion d'une communication de personne à personne. Du seul fait qu'il s'adresse directement aux lecteurs, et que "nous" sommes maintenant ses lecteurs, l'autobiographie d'il y a deux siècles peut nous donner l'impression d'abolir le temps».¹² Cette impression nous la ressentons certainement à la lecture des ouvrages de Lamartine, elle devait être encore plus manifeste pour ses lecteurs contemporains et pour ses proches, ceux qui étaient directement visés, selon nous, dans le discours autobiographique lamartinien.

Et cette même abolition du temps, cette même intimité nous porte à une complicité avec l'auteur d'autobiographie. Comme signale Yves Coirault: «l'emploi de la première personne est promesse de subjectivité, et de subversion».¹³ Le lecteur participe du jeu de l'écrivain et tout en sachant qu'il est en train de se forger une image, il accepte cette déformation de la réalité et lui donne statut de vérité, car elle est la parole écrite et avouée de celui qui veut se créer, s'inventer une image. «Il se peut que je (le lecteur) m'invente en lui tandis qu'il s'invente en moi. Le signe de l'autobiographie est

11. «Lettre de Lamartine à Valentine de Cessiat, 14 janvier 1854», in Marie-Thérèse OLLIVIER, *op. cit.*, p. 79.

12. Philippe LEJEUNE: «Autobiographie et histoire littéraire», in *L'Autobiographie, Revue d'Histoire Littéraire de la France*, num. 6, nov. déc. 1975, p. 906.

13. Yves COIRAULT: «Autobiographie et mémoires (XVII^e-XVIII^e siècles ou l'existence et naissance de l'autobiographie)», in *L'Autobiographie, Revue d'Histoire Littéraire de la France*, num. cité, p. 951.

précisément l'équivoque d'une telle relation: intime commerce, jusqu'à l'amalgame d'une complicité.¹⁴ Il me semble qu'en réalité cela est arrivé à Lamartine avec ses proches. J'ai tendance à croire que ce commerce, cette intimité s'est produite précisément avec ses correcteurs les plus proches, ses intimes, qui recevaient son autobiographie comme un présent, comme un hommage direct, comme une recreation du passé auquel ils n'avaient pas été admis.

Lamartine écrit donc pour lui, comme il nous le dit au commencement des *Mémoires de jeunesse*: «se souvenir, c'est revivre», et pour les autres. Les autres, son monde, les gens qui l'entourent et le public, dans un désir de se faire mieux connaître, dans un désir de s'approcher des autres. Il répond aux deux motifs essentiels de ce type d'écriture, selon Gusdorf «le désir de devenir célèbre et le désir de gagner de l'argent».¹⁵ Evidemment nous trouvons ces deux motivations dans l'écriture lamartinienne, quoiqu'il faille les nuancer. Il nous l'a très bien montré dans la lettre-préface des *Confidences*.

Néanmoins l'autobiographie lamartinienne est aussi une quête de soi. En revivant le passé l'homme se cherche, cherche sa vérité. Quête initiatique car elle parcourt la vie depuis les origines. Concernant cela sont significatives les modifications que nous trouvons si nous analysons d'une manière séparée les *Confidences* et les *Mémoires de Jeunesse*; ces modifications, qui se rapprochent davantage de l'exactitude, de la fidélité dans les *Mémoires de jeunesse* montrent le parcours d'un livre à l'autre.¹⁶ Lamartine a utilisé aussi l'autobiographie pour se retrouver lui-même.

«La recherche du centre est, pour le rédacteur de l'autobiographie, la détermination du lieu propre à fonder l'équilibre

14. Ibidem, p. 951.

15. Georges GUSDORF: «De l'autobiographie initiatique à l'autobiographie genre littéraire», in *L'Autobiographie, Revue d'Histoire Littéraire de la France*, num. cité, p. 966.

16. Dans les *Mémoires de jeunesse* il dévoile l'existence d'Antoniella et son emploi dans la Manufacture de Tabac, ce qu'il s'était bien gardé de faire dans les *Confidences*; l'épisode de la visite au volcan est décrit aussi avec des nuances plus réalistes.

d'un univers personnel. La vie s'émiette au jour le jour, et d'instant en instant. L'autobiographie fait un effort pour remonter la pente de la dégradation des énergies personnelles.»¹⁷

Il nous semble que ce paragraphe de G. Gusdorf s'adapte d'une manière excellente au cas Lamartine. Quand il rédige les *Mémoires de jeunesse*, il est déjà vieilli, proche de la mort, il sent un besoin, une exigence de retrouver son centre, de retrouver le noyau essentiel du moi et il essaiera de dévoiler les masques protecteurs qui l'empêchent d'arriver à la connaissance de soi.

Des *Confidences aux Mémoires de jeunesse* nous assistons aux cheminements incertains d'une âme qui se cherche, qui n'ose pas tout dire, mais qui voudrait finalement arriver dans le texte écrit à une image qui puisse épouser celle qu'il a de soi dans son intérieur.

On a toujours considéré dans les traités sur l'autobiographie les noms de Saint Augustin et de Jean-Jacques Rousseau comme les initiateurs de ce genre. Dans les deux cas leurs confessions respectives sont l'exemple à suivre, ou la référence obligée pour celui qui prétend écrire de l'autobiographie. En réalité le titre de *Confidences* n'est pas loin de celui de *Confessions*, de toute manière confession marque un caractère religieux et semble plus important, plus noble, tandis que celui des confidences évoque un ton badin, les aveux fragmentaires d'une sensibilité qui cherche à se retrouver, éloignant le caractère religieux. Lamartine se situe d'emblée, donc, sous le patronage des grands maîtres du genre. C'est ainsi qu'il commence ses *Mémoires de jeunesse*:

«Je ne le fais point par orgueil, comme J. J. Rousseau, ce fou de génie; je ne le fais point par humilité, comme Saint Augustin, ce fou du ciel».¹⁸

«Fou de génie, fou du ciel»... Lamartine aime à rapprocher ces grands hommes et à prendre ses distances ou à affirmer

17. Georges GUSDORF, art. cit., p. 973.

18. Alphonse de LAMARTINE: *Mémoires de jeunesse*, op. cit., p. 15.

son dessein par rapport à eux. Ni l'orgueil ni l'humilité, passions ou vertus excessives, ne le poussent, même si on peut trouver un peu chacune d'elles dans son caractère.

Lamartine connaît ces deux grands auteurs d'ouvrages autobiographiques et il est conscient de ce qu'il marche dans le chemin tracé par eux.

La référence à J. J. Rousseau est constante dans son oeuvre et son influence semble avoir été très forte sur l'écrivain à travers les soins maternels. Il existe chez Rousseau un côté naturel, liberté, vie en plein air, qui charme l'auteur des *Girondins* comme il avait d'ailleurs auparavant charmé sa mère.

«Jean-Jacques Rousseau. Ma mère, quoique très pieuse et très étroitement attachée au dogme catholique, avait conservé une tendre admiration pour ce grand homme, sans doute parce qu'il avait plus qu'un génie, parce qu'il avait une âme. Elle n'était pas de la religion de son génie, mais elle était de la religion de son coeur.»¹⁹

Elle portera plus loin cette admiration. Et elle s'en reportera à Jean-Jacques Rousseau pour ce qui est de l'éducation de son fils. Grâce aux enseignements de Rousseau, tirés de l'*Émile*, Mme de Lamartine donnera à son fils des goûts écologistes avant la lettre, comme en témoignent certaines affirmations des *Confidences*.

«Ma mère était convaincue, et j'ai comme elle cette conviction, que tuer les animaux pour se nourrir de leur chair et de leur sang est une de ces malédictions jetées sur l'homme, soit par sa chute, soit par l'endurcissement de sa propre perversité. (...) Je ne vécus donc, jusqu'à douze ans, que de pain, de laitage, de légumes et de fruits.»²⁰

Mais en ce qui concerne celui qui se raconte d'une façon un peu impudique, Lamartine n'est pas toujours aimable pour lui. Il dira à propos des *Confessions*:

19. Alphonse de LAMARTINE: *Confidences*, op. cit., p. 28.

20. Ibidem, pp. 77 et 79.

«Ce qu'elles contiennent d'obscénités m'a toujours dégoûté.»²¹

Dans les *Confidences* il a pris bien soin aussi de se démarquer de Jean-Jacques Rousseau:

«Je n'imiterai pas Jean-Jacques Rousseau dans ses *Confessions*. Je ne vous raconterai pas les puérilités de ma première enfance.»²²

Cependant, malgré ces précisions, il nous semble évident que Lamartine a pris d'une certaine manière Rousseau comme modèle, soit pour l'imiter, soit pour le repousser.

Nous aurions pu attendre un autre nom célèbre cité à côté de ceux de Rousseau et de Saint Augustin. A l'époque romantique, en France, quand quelqu'un se décidait à écrire des confidences, des souvenirs, il avait en tête l'un des modèles les plus connus et les plus lus. Il s'agit de *René* de Chateaubriand. Pourtant Lamartine n'a pas pour l'auteur du *Génie du Christianisme* une très grande sympathie. Il reconnaît qu'il possède avec lui certaines affinités:

«J'étais certainement un des plus touchés, parce que les trois notes qui étaient nées avec moi, la religion, la mélancolie et la famille, étaient aussi les notes les plus neuves et les plus divines du génie de Chateaubriand.»²³

Néanmoins ces affinités ne lui semblent suffisantes comme pour l'admirer sans réserves. Dès le collègue, il dira de lui:

21. Alphonse de LAMARTINE: *Mémoires de jeunesse*, *op. cit.*, p. 246.

Dans le *Cours familier*, t. XI (1861), il dit à propos de Rousseau: «Ame cynique dans son enfance, vicieuse dans sa jeunesse», p. 351.

«De sales amours, plus semblables à des turpitudes qu'à des affections, souillent à chaque instant ces pages de jeunesse, ignoble philosophie des sens dont les images font rougir la plus simple pudeur; sensualités grossières; fleurs de vices dans un printemps de sensations que Rousseau fait respirer à ses lecteurs et à ses lectrices, et dont il infecte l'odorat des siècles», p. 357.

22. Alphonse de LAMARTINE: *Confidences*, *op. cit.*, p. 49.

23. Alphonse de LAMARTINE: *Mémoires de jeunesse*, *op. cit.*, p. 88.

«J'en suis ravi mais je n'en suis pas séduit. (...) Cela manque, selon moi, du principal élément de toute beauté parfaite: le naturel. C'est beau, mais c'est trop beau. (...) Ce qui est cherché n'est pas trouvé.»²⁴

En lisant ces paroles nous ne pouvons pas éviter de penser que les défauts qu'il reproche à Chateaubriand sont un peu les siens. Certains passages de *Jocelyn*, de *La Chute d'un ange* le justifient pleinement. Lamartine critique en Chateaubriand ce qui fait une grande partie de ses défauts. Il est rebuté de voir en lui ce qui le tourmente, ce qui le définit. Car, comment ne pas reconnaître les accents de *René* dans certaines pages de la fin des *Confidences* où l'ennui, le vide gagnent le narrateur? C'est le même vague à l'âme, la même inconsistance des senti-

24. Ibidem, p. 89.

D'autres considérations à propos de Chateaubriand: Impression du collégien Alphonse sur *Le Génie du Christianisme, Cours familier*, t. XXVII (1869).

«Je fus ébloui, mais non convaincu», p. 309.

«Ce n'est pas ainsi que la simple nature écrit et parle [...]. Cela est de la beauté cherchée», p. 310.

Jugements sur *Les Mémoires d'Outre-Tombe, Cours familier*, t. XXVIII.

«[Chateaubriand] tâche de refaire les *Confessions* de Rousseau dans ses Mémoires posthumes, mais la naïveté vraie du philosophe genevois lui manque; elle s'évanouit à force de travail sous sa plume, et les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne sont que la caricature des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Malgré les vices des *Confessions* qui sont l'immoralité et le cynisme, on aime mieux un fou sincère qu'un sage prétentieux [...], p. 118.

«On ne peut se dissimuler, en les lisant aujourd'hui, que Saint-Augustin et Jean-Jacques Rousseau, dans leurs *Confessions*, ne lui aient servi de modèles, et qu'il n'ait espéré les surpasser», p. 87.

(Lamartine juge ce livre «intitulé bizarrement» et manquant de «naïveté» et de «vérité».)

«La prétention n'en est que le masque: ce masque, au lieu de montrer un homme racontant simplement les pensées et les événements de sa vie, montre sans cesse un personnage en attitude de pose devant le lecteur, pour se faire admirer; voilà pour la naïveté, il n'y en avait point, il ne pouvait y en avoir, l'attitude est l'inverse de la nature, la volonté tue le génie: c'est de la naïveté de commande, c'est-à-dire de la naïveté voulue. Cette affectation se retrouve jusque dans la langue, qui est vieille et étudiée jusqu'à la contorsion, au lieu d'être abandonnée et confiante comme la langue qu'on se parle à soi-même dans ces notes du coeur ou dans ces confidences secrètes à Dieu ou aux hommes.

«Je l'ai éprouvé moi-même en écrivant deux fragments en prose de ce genre: *Raphaël* et *Graziella*. *Raphaël* était mieux écrit, mais il tomba faute de naïveté et de vérité complète. *Graziella*, écrit d'après nature, resta le moins imparfait de mes ouvrages; il était moins beau, mais il était vrai», p. 88.

ments, le même divorce entre le désir de faire et le désir de rester inactif.

«Et cependant je n'ai plus aucune passion ici-bas; mais le coeur n'est jamais si lourd que quand il est vide. Pourquoi? C'est qu'il se remplit d'ennuis. Oh, oui, j'ai une passion, la plus terrible, la plus pesante, la plus rongeuse de toutes... l'ennui!»²⁵

Différence fondamentale avec les *Mémoires de jeunesse* où pareille période n'est pas évoquée. Et le narrateur nous épargne les intermittences du coeur, le vide et l'ennui d'un jeune homme plein d'espairs et de confiance en l'avenir et néanmoins désœuvré.

Aussi bien les *Confidences* que les *Mémoires de jeunesse* foisonnent de thèmes importants pour la connaissance de Lamartine. Et de la comparaison entre une version et l'autre nous pouvons tirer des conclusions intéressantes. Nous ne nous proposons pas ici d'analyser en détail tous ces thèmes —certains ont été déjà signalés au cours de notre développement— mais nous voulons nous attarder un peu sur l'image de la femme ou de la féminité qui se dégage de ces textes.

Il y a d'abord le culte de la mère. Culte très fort dans les *Confidences* mais qui ne diminue pas dans les *Mémoires de jeunesse* quoiqu'il soit moins explicite. L'image maternelle reste pour Lamartine source de tout bonheur, en elle se trouve tout repos et toute raison de vivre; pour elle le narrateur entreprendra les sacrifices les plus durs. Il se sent profondément identifié à cette femme et il découvre à travers elle l'univers.

«Ma pensée, toujours en communication avec celle de ma mère, se développait, pour ainsi dire, dans la sienne. Les autres mères ne portent que neuf mois leur enfant dans leur sein: je puis dire que la mienne m'a porté douze ans dans le sien, et que j'ai vécu de sa vie morale comme j'avais vécu de sa vie physique dans ses flancs, jusqu'au moment où j'en fus arraché pour aller vivre de la vie putride ou tout au moins glaciale des collèges. (...).

25. Alphonse de LAMARTINE: *Confidences*, op. cit., p. 374.

Mais je puisais surtout dans l'âme de ma mère; je lisis à travers ses yeux, je sentais à travers ses impressions, j'aimais à travers son amour. Elle me traduisait tout; nature, sentiment, sensations, pensées. Sans elle, je n'aurais rien su épeler de la création que j'avais sous les yeux; mais elle me mettait le doigt sur toute chose. Son âme était si lumineuse, si colorée et si chaude, qu'elle ne laissait de ténèbres et de froid sur rien. En me faisant peu à peu tout comprendre, elle me faisait en même temps tout aimer.»²⁶

Il est évident que, malgré un certain fonds de réalité, l'image maternelle décrite par Lamartine répondait au culte de la mère, très en vogue au XIXe siècle et dont Victor Hugo offre les exemples les plus représentatifs en traduisant l'air de son époque. On peut juger pour le moins les affirmations de Lamartine exagérées, quoique son attachement à la famille fût bien connu de tout le monde.

Si nous laissons de côté la mère, l'image féminine dans ces ouvrages se centre sur la jeune fille. Nous ne voulons pas nous attarder sur l'épisode des *Confidences*, *Graziella* qui a fait souvent l'objet des analyses des chercheurs et qui est souvent considéré comme le récit de la première expérience amoureuse du jeune Lamartine. En fait, quand il part pour l'Italie, son cœur a été pris au moins par trois fois dans les pièges délicats de l'amour.

D'après les *Mémoires de jeunesse* son premier amour, amour enfantin encore, se nomme Janette. Et l'enfant qui doit partir pour l'école quitte non sans regret cette jeune personne.

«Combien triste fut ma séparation de nos bons domestiques, et surtout de la belle et charmante fille des montagnes, Janette, que j'aimais plus qu'on n'aime ordinairement à mon âge, qui m'aimait de même, et dont je ne me séparai pas sans pleurer et sans la laisser baignée de ses propres larmes! Je compris l'affection par la douleur. Janette vint m'embrasser dans mon lit, et je partis comme si Lyon eût été, ce qu'il devait être en effet pour moi, un autre monde.»²⁷

26. Ibidem, ps. 74-75.

27. Alphonse de LAMARTINE: *Mémoires de jeunesse*, op. cit., p. 44.

Le marquis de Luppé en parle dans ces termes dans sa biographie sur Lamartine:

«Comme cette Janette dont parle Henri de Lacretelle. Janette, qu'il aimait déjà à onze ans, aurait été "le premier amour pastoral de l'adolescent de Milly"; et un jour que de Saint-Point on était allé se promener à Château-Tiers, il la revit: "Une femme d'une cinquantaine d'années, un peu épaisse de taille, mais belle encore sous les cheveux gris échappés de sa coiffe". En voyant Lamartine, elle rougit: "Bonjour, Janette, ne me reconnais-tu pas? —Oh! si, notre Monsieur. Mais il y a si longtemps que les résédas sont fanés!"»²⁸

Encore la littérature! Les mots et la réalité n'étaient pas sans doute pareils.

Quant aux autres deux, Lucy (Mlle Caroline Pascal) et Henriette Pommier, elles reçoivent un traitement bien différent selon les deux textes.

Dans les *Confidences* Lamartine ne fait pas mention de la petite paysanne et il s'attarde sur l'histoire de Lucy en décrivant cet amour avec les termes du plus pur sentiment romantique. Lucy est pour lui l'image de la jeune fille pure avec laquelle il rêve de s'accorder. Il décrit ses rapports d'une manière tendrement émue:

«Des larmes de désir et d'enthousiasme montaient dans nos yeux à ces images anticipées du bonheur poétique que nous osions rêver dans ces entretiens dérobés au jour et à l'oeil de nos parents. A force d'en parler, nous arrivâmes à un égal désir de réaliser ce songe d'enfant; puis nous concertâmes secrètement, mais innocemment, les moyens de nous donner l'un à l'autre cette félicité d'imagination. Rien n'était si facile du moment que nous nous entendions, moi pour le demander avec passion, elle pour l'accorder sans soupçon ni résistance.»²⁹

28. Marquis de LUPPÉ: *Les travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine*, Albin Michel, Paris, 1942, ps. 24-25.

29. Alphonse de LAMARTINE: *Confidences*, *op. cit.*, p. 132. L'idylle date de 1809; Lamartine rajeunit les amants, comme il le fait toujours quand il veut les embellir, les purifier, les idéaliser!

Ce qui, sans tenir compte d'une escapade nocturne, d'un rendez-vous au clair de la lune, est décrit d'une manière beaucoup plus prosaïque dans les *Mémoires de jeunesse*, et surtout avec une grande économie de langage, quand on connaît le besoin expansif de Lamartine :

«Sauf quelques badinages poétiques avec la fille du Dr Pascal, médecin et ami de la maison, personne très distinguée et très agréable, qui faisait des vers auxquels les miens répondaient tant bien que mal, et dont j'étais fier de me croire amoureux très innocemment, rien d'occupait mon temps et ne fixait mon esprit.»³⁰

D'après les *Mémoires de jeunesse* le premier grand amour de Lamartine est Henriette Pommier. Il n'est pas question d'Henriette Pommier dans les *Confidences*. Il nous en dit la raison dans les *Mémoires de jeunesse* :

«La femme qui fut l'objet de ce premier amour est morte il y a peu de temps. Maintenant je puis parler d'elle, car il n'y a rien qui ternisse sa mémoire dans cet attrait réciproque de deux enfants.»³¹

Henriette Pommier est bannie des *Confidences* comme Mlle Pascal l'est des *Mémoires de jeunesse*. Ce qui est frappant c'est que le narrateur trouve les mêmes accents romantiques pour chanter ses aventures, en changeant, bien entendu, le cadre et le décor. Si on néglige la biographie de Lamartine, à une première lecture on pourrait être tenté de croire qu'il s'agit du même épisode, défiguré ou agrémenté de certains charmes par le génie du moment chez le poète.

«"Allons-nous-en"; me dit d'une voix tremblante la charmante enfant, et elle se leva pour s'enfuir. Ce geste rompit la chaîne qui retenait ma langue. "Oh bien non!", m'écriai-je enfin, "nous ne nous en irons pas avant que mon coeur se soit expliqué. Ne me regardez pas, mais laissez-moi vous dire ce qui me rend si heureux ici, ce n'est ni la saison, ni le soleil, ni les arbres, ni les fleurs, ni les eaux, c'est d'y être avec vous et de pouvoir vous dire enfin: Je vous aime!"»³²

30. Alphonse de LAMARTINE: *Mémoires de jeunesse*, op. cit., p. 101.

31. Ibidem, p. 101.

32. Ibidem, p. 112.

Evidemment l'épisode d'Henriette est plus vraisemblable mais dans les deux cas, et cela le narrateur tient à nous le faire comprendre, il s'agit de la peinture du premier amour, dont l'objet est une jeune fille, pure et virginale. Les détails, la réalité comptent peu... C'est l'idée qui compte. Et Lamartine aussi bien dans les *Confidences* que dans les *Mémoires de jeunesse* tient à nous donner une certaine idée de l'amour, parfaite et idéalisée. Idée qui trouvera son expression la plus réussie dans l'épisode de *Graziella*.

Réécritures diverses, parcours de la mémoire, figures complémentaires, tout cela nous est offert par les premiers ouvrages biographiques de Lamartine. En faisant semblant de tout dire, souvent l'auteur du *Lac* nous a caché l'essentiel et il a ouvert le chemin pour que la critique parte à la recherche de l'homme véritable en essayant d'éluder les pièges de l'écriture autobiographique.

Angels SANTA
Estudi General de Lleida
Universitat de Barcelona